

Elfriede Dubort

MAXENCE DANS LE MÉTRO



Elfriede Dubort

MAXENCE DANS LE MÉTRO

*« Par la foudre ravie à Jupiter
la race de Prométhée est transportée
dans les profondeurs. »*

Fulgence Bienvenüe



Guide romancé

Sommaire

I	- Du haut de la tour Montparnasse	11
II	- Dans le métro et sous la tour Eiffel	27
III	- Rencontre au restaurant	49
IV	- Sur les traces du passé	83
V	- Retrouvailles au restaurant	129
VI	- Sur la ligne historique	171
VII	- Révélations au restaurant	227

I

Du haut de la tour Montparnasse

– Hhaan, ça, c'est Paris, papi ?

Le petit garçon écarquille les yeux pour embrasser du regard toute la ville qui s'offre à lui à travers l'immense baie vitrée, semblant inhaler cet océan de maisons gris-bleu, étendu à ses pieds sous le soleil resplendissant...

– C'est beau ! dit-il en poussant le son « o » jusqu'à l'horizon.

Pendant qu'il reste figé dans la contemplation, son grand-père jette tantôt un coup d'œil sur la ville, tantôt il pose un regard affectueux sur lui, le bonheur de partager ce moment d'émerveillement étant inscrit sur son visage.

Le petit s'anime.

– Qu'est-ce que c'est, ça ?

– C'est le cimetière Montparnasse, dit son grand-père en ajoutant aussitôt : ce n'est pas bien gai. Viens, on va plus loin !

Il lui montre le jardin du Luxembourg dont on voit parfaitement le dessin avec le bassin au milieu.

– C'est un magnifique parc calme et pourtant plein d'animation. Sur le bassin, les enfants peuvent faire flotter des bateaux à l'aide d'un bâton ou d'une télécommande.

– Je pourrai le faire ?

– Bien sûr, mon chéri. Il suffira de louer un bateau. Et à gauche du jardin, tu vois la cathédrale Notre Dame qu'on va visiter.

– Chouette ! je ne suis jamais entré dans une cathédrale, de toute ma vie

Ah ! il y aurait tellement de choses à faire, soupire papi.

– Encore un métro. C'est joli, ce serpent vert bleu et blanc, dit Maxence. C'est une drôle de couleur ! Ce n'est ni bleu ni vert...

– C'est la couleur RATP !

Maxence le regarde d'un air dubitatif.

– Oui, ça s'appelle comme ça. C'est une couleur spécifique.

– Ah ! fait Maxence en ressentant un certain respect. Puis, subitement, il s'exclame :

– Plus tard, je veux être conducteur de métro, comme toi !

– Oooh, fait papi, à la fois flatté et préoccupé. Tu sais, mon chéri, ce n'est pas drôle comme métier.

– Pourquoi ?

– Il y a plein de contraintes. Ça commence déjà par le fait que tu dois te lever très tôt le matin, car le premier train part à 5 h et demie. Et il faut être là avant, car il faut dégager le train qui se trouve dans les tunnels, parfois loin derrière le terminus. Alors si tu habites en banlieue, tu dois te lever à 4 h. Et tu fais des services différés, ça veut dire que pendant une semaine tu travailles le matin, une semaine le jour, souvent en deux fois, et une semaine la nuit. Quand tu fais le balai, tu rentres très tard.

– Le balai ?

– C'est le dernier train qui ramasse pour ainsi dire les derniers voyageurs, explique papi et il sourit en ajoutant : nous avons notre jargon à nous, c'est vrai. Tiens, une expression est « partir haut l' pied ».

– Partir ollpied ?

– Ça veut dire sans voyageurs. Et sais-tu d'où cela vient ?

Bien sûr que Maxence ne le sait pas et papi lui explique : Lorsqu'il y avait encore les voitures à cheval, il y avait un marchepied, qu'on déplaçait pour que les voyageurs puissent monter. Quand le service était fini, on le replaçait, donc, il était en haut. Le véhicule roulait haut le pied, c'est-à-dire sans voyageurs.

– Eh bien, il est intelligent ce petit, murmure Jacques.

– Eh oui, le paysage parisien était rempli de véhicules tirés par des chevaux. En 1855 on a réuni toutes les compagnies d'omnibus, c'est la Compagnie générale d'omnibus qui a obtenu le monopole ! En 1873 sont apparus les premiers tramways tirés par des chevaux. Paris était saturé. Il fallait faire quelque chose. Dans d'autres grandes villes, on avait déjà construit un métro...

– Oui, à Londres en 1863 et à New York en 1867, intervient l'étranger avec un accent bizarre.

– En effet. Paris était en retard. Ce n'est pas qu'on ait manqué de projets – il rit légèrement – ou d'idées farfelues, mais on manquait de détermination. Les pouvoirs n'arrivaient pas à se mettre d'accord.

Un défaut typiquement français ! dit papi qui sort de sa réserve.

Jacques hausse les épaules.

– Quels ont été ces projets farfelus, Monsieur ? demande Maxence.

Comme s'il avait attendu ce signal pour témoigner ses connaissances, monsieur Toussait se lance :

– Figure-toi qu'on voulait construire un train qui circule dans des tunnels ! Mais à l'époque c'étaient des trains à vapeur, ils venaient tout juste d'être inventés. Le premier train a circulé en 1837 ! Donc ces trains auraient enfumé les tunnels, les stations et les voyageurs ! Tout aurait été couvert de crasse !

Maxence fait la grimace.

– Comme c'était le cas dans le tioube ! nit monsieur Paul.

Maxence le regarde, étonné.

– C'est le métro de Londres. Les Français disent tube, rit-il une deuxième fois.

Monsieur Toussait poursuit son exposé.

– Alors, d'autres inventeurs pensaient à un métro aérien.

– Comme celui qu'on a pris tout à l'heure, papi ?

– Ne lui portez pas la poisse, sinon, c'en est fini de ses visites à Paris en métro !, avertit Jacques.

– Sinon, cela ferait comme pour Zazie, ajoute monsieur Paul.

– Ah oui, *Zazie dans le métro* c'est connu ! s'exclame Jacques.

– *Zazie dans le métro* ? Qu'est-ce que c'est ? demande Maxence.

Et Jacques s'empresse de lui résumer le livre : c'est l'histoire d'une petite fille qui adorait le métro. Elle se promenait tout le temps en métro. Elle rencontrait...

– On en a fait un film, dit monsieur Paul en même temps.

– Mais pas du tout ! interrompt madame Lucette. Zazie ne s'est pas promenée dans le métro ! Il était en grève !

Jacques ouvre grand la bouche, l'air pantois, puis il réalise et s'écrie en se tapant sur les cuisses :

– En grève, tu vois ! En grève !

Tout le monde rit de nouveau, non seulement du fait que le métro est démonstrativement défaillant, mais aussi de la tête de Jacques.

– Alors pourquoi cela s'appelle *Zazie dans le métro*, s'il te plaît ? dit-il une fois retrouvé son sérieux.

– La petite Zazie, commence madame Lucette, avait énormément envie de se promener en métro, mais les circonstances l'en ont empêchée.

– Mais pourquoi ce titre « dans » le métro » ? insiste Jacques.

– C'est une œuvre surréaliste, cela a un autre sens.

– Lequel ? demande Jacques, irrité.

– Le métro signifie en quelque sorte le monde des adultes, et Zazie n'avait pas le droit d'y pénétrer. Quand elle rentre enfin dans le métro, elle est endormie, cela veut dire que ce n'est que dans son subconscient...

– Alors là, je ne comprends rien, bougonne Jacques.

– Ça, c'est le point zéro de Paris.

Maxence essaie de lire tant bien que mal entre les jambes des personnes qui rient et qui chahutent sans se douter qu'elles foulent une inscription hautement importante : *Point... zéro... des ... rou... tes... de France*. Les gens attendent des amis qu'ils appellent à grands gestes et avec lesquels ils partent enfin. Et papi explique :

– C'est d'ici qu'on mesure la distance entre les différentes villes et Paris. Quand tu vois sur la route ou sur l'autoroute « Paris tant de kilomètres », eh bien, c'est la distance jusqu'ici.

– On est donc exactement au centre de Paris !

Maxence regarde autour de lui. La place est remplie de touristes, les uns posant devant la cathédrale, les autres prenant des photos de ceux qui posent. Tous soucieux d'avoir des souvenirs de l'instant vécu, d'avoir une preuve de leur présence en ce lieu.

– Et ça, c'est quoi, ce trait par terre ?

Maxence montre du pied un alignement de dalles plus claires que les autres.

– *La Huchette*, déchiffre-t-il. C'est quoi ?

– Je ne sais pas, je connais une rue de la Huchette de l'autre côté de la Seine, près de Saint-Michel, où se trouve aussi le théâtre de la Huchette, mais ça, je ne sais pas ce que c'est.

Maxence suit le trait comme s'il marchait sur un muret. Et hop, un virage à droite. Et voici une inscription : *Le chaudron*. Il continue tête baissée et rencontre des jambes... – « Pardon, Monsieur » ! – Le monsieur retire ses jambes et Maxence lit : *Saint-Victor*. Maxence balaie le sol des yeux, tout en butant sur de nombreux pieds. Il aperçoit une plaque au milieu, se faufile entre les gens et lit : *Rue neuve Notre-Dame*. Puis malgré l'obstruction de la foule, il découvre un autre trait clair qui le mène le long du parterre de fleurs au marquage *Église de l'ancien Hôtel Dieu*.

– Qu'est-ce que cela veut dire, tout ça, papi ? crie-t-il.

Mais papi n'est pas là. Papi l'a perdu des yeux et c'est une voix étrangère qui lui répond :

- On est mieux ici qu'au restaurant, n'est-ce pas, dit papi.
- C'est le plus joli endroit du monde !
- On est heureux ! Plus heureux que les Gaulois !
- Plus heureux que les rois et les chanoix !
- Chanoines !
- On est les plus heureux du monde !!!
- Maxence et son papi se promènent à Paris, commence papi comme s'il récitait une comptine. Non, il y a quelque chose qui ne va pas dans le rythme.
- « Maxence et son papi voyagent à Paris » !
- « Ils mangent au bord de l'eau », enchaîne Maxence, « avant de reprendre le métro ».
- C'est trop long, dit papi et il propose : « Ils mangent au bord de l'eau et découvrent le métro » !
- Bien ! Bien !

Après un moment d'hilarité, Maxence dit sur un ton sérieux :

- Papi, tout à l'heure, le monsieur a parlé du creusement des tunnels de métro. Comment est-ce qu'on a fait pour creuser les tunnels ?
- Voilà un sujet d'une importance capitale ! constate papi. Alors, écoute : Cela dépendait du sous-sol. Quand la nappe phréatique était peu profonde...

C'est quoi la nappe phréatique ?

Le niveau souterrain où se trouve l'eau. Il y a partout de l'eau dans le sol, mais plus ou moins profondément. Donc, quand la nappe phréatique était peu profonde, on travaillait à ciel ouvert. On ouvrait la chaussée, on creusait et on posait des poutres métalliques. Sinon, on faisait des galeries d'avancement en creusant à la pioche comme les mineurs. Et au fur et à mesure, on abattait les côtés, on élargissait et on descendait plus profond.

- C'était un travail pénible !



– Donc, on peut dire que c'est lui qui a sauvé Notre-Dame ! conclut son interlocuteur.

– Oui, tout à fait. Sans ce livre, on n'en aurait pas entrepris la restauration, c'est sûr.

Pour Maxence, Victor Hugo a définitivement accédé au rang de héros. Mais depuis un bon moment, il a une question sur le cœur :

– Comment se fait-il qu'on ait vu la statue de Saint Marcel au musée sans tête, et la même statue avec sa tête à l'entrée de la cathédrale ?

– C'est une reproduction ! Il est plus difficile d'utiliser les restes d'une statue que d'en faire une neuve. Alors, Viollet-le-Duc, l'architecte qui a restauré Notre-Dame de Paris au 19^e siècle, l'a déposée et a mis une copie fidèle à sa place.

– Et quel était le mérite de Saint Marcel pour qu'on lui donne cette place ? veut savoir papi.

– Avez-vous vu qu'il enfonce sa crosse dans la gueule d'un dragon ? demande madame Lucette.

– Il y avait une sorte de chien à ses pieds ! s'écrie Maxence.

– Saint Marcel était évêque de Paris au IV^e siècle, et la légende dit qu'il a libéré la ville d'un dragon qui menaçait ses paroissiens.

– Viollet-le-Duc, enchaîne monsieur Toussaint, est célèbre pour avoir restauré des dizaines de châteaux et d'églises en France. D'ailleurs il ne voulait pas réparer fidèlement, mais il cherchait à donner aux monuments une nouvelle harmonie. Il s'est permis de faire des changements importants parfois, ce qui n'était pas du goût de tout le monde. Et à Notre-Dame, il s'est permis une petite farce !

– Ah bon ? Maxence tend l'oreille.

– Il y a les douze apôtres qui, aux 4 points cardinaux, descendent au pied de la flèche...

– Justement, on en a parlé tout à l'heure, rappelle papi

– Ce qui est curieux, dit madame Lucette, c'est qu'à l'époque où toutes les capitales de l'Europe ont démoli leurs enceintes, Paris a décidé d'en construire une nouvelle !

– Ah ! les Français ! rit monsieur Paul et il dit avec son petit accent. Ils font toujours autrement. Mais je les aime !

– Tu sais, Paul, Paris avait été échaudé par le siège de 1814. Il y avait des cosaques sur les Champs Élysées, oui, oui... on avait peur d'une nouvelle guerre.

Madame Lucette parle de nouveau à Maxence :

– On projeta donc de construire une enceinte militaire bien plus loin que le mur des fermiers généraux. Elle devait englober les villages tout autour de Paris, ce qu'on appelait la petite banlieue. Avoir ces terres cultivables et ces industries était bien favorable en cas de siège ! Tu comprends ?

– Oui, ils étaient intelligents !

– Seulement, entre les deux murs, il y avait un espace où l'on ne payait pas l'octroi ! Et cela ne plaisait pas au gouvernement. Dans ces villages, il faisait bon vivre. Il était facile de s'y amuser, de boire du vin moins cher... d'où la naissance de guinguettes, de cabarets, de salons, de parcs de loisirs... Et le gouvernement envisageait d'annexer tous ces villages et de repousser l'octroi jusqu'à l'enceinte de Thiers.

– Il était plus haut que le premier ? demande Maxence.

– Non, Maxence. Il était moins haut, il faisait deux mètres seulement. Mais c'était un mur continu avec une route militaire. À l'extérieur, il y avait un fossé, une contrescarpe et un glacis, c'est une pente douce. Ensuite venait une bande de 250 m de terrain où il n'y avait rien, on y avait même coupé les arbres pour dégager la vue et il était interdit d'y construire des maisons.

– Une zone non aedificandi, précise monsieur Toussait.

– Oui, c'est le terme exact.

– Au fait, cette route militaire dont vous parlez a donné les boulevards des maréchaux, s'en mêle encore monsieur Toussait.

– Et le top, c'est à Hôtel de Ville! Il suffit de lire tout ce qui est écrit sur les affiches aux murs et on connaît l'histoire de Paris et une foule de petites histoires. On pourrait passer des heures à cette station!

– C'est vrai, en convient madame Lucette, cette exposition est remarquable. Un vrai musée de Paris.

– Pardon, dit la serveuse en posant les plats sur la table.

– Mais personne n'y prête attention, dit papi.

– Les gens dérangent même pour lire, dit Maxence.

– Mais vous êtes marrants, se fâche Jacques. Le métro n'est pas un musée. Quand je prends le métro, c'est que je veux aller quelque part. Quand je veux aller au musée, je rentre dans un musée.

– Ah! bon, dit madame Lucette, de quand date ta dernière visite au musée?

Jacques sourit avec embarras et commence à manger.

– Tu vois, on t'offre la possibilité d'aller au musée sans te demander de faire un effort. Il suffit de t'attarder sur le quai.

– Quand je vais quelque part, je n'ai pas de temps à perdre.

– Chaque fois, un petit peu de lecture, encourage papi. Cela fait passer le temps et cela rend même l'attente agréable!

– Hum, hum, bougonne Jacques et papi sourit en douce.

– Au fond, dit madame Lucette d'un air songeur, nous voyageons dans le métro de la même façon que nous vivons. La plupart des gens courent d'une destination à l'autre, je dirais même qu'ils courent vers leur destination finale sans regarder ce qui leur est offert en cours de route.

– À la station Tuileries, dit Maxence, on voit des panneaux qui racontent tout ce qui s'est passé en une décennie.

– Ça, je l'ignorais! s'écrie madame Lucette. Il faut absolument que je descende à Tuileries un jour. Mais mangeons, sinon, ça va être froid! Bon appétit tout le monde!

Achevé d'imprimer en mai 2013
Par SoBook

Dépôt Légal : mai 2013

Laissez-vous entraîner dans les rues de la capitale et dans les profondeurs du métro ! Il y a mille et une façons de découvrir Paris. Elfriede Dubort vous invite à le faire sous forme romancée, en suivant un charmant petit garçon accompagné de son papi. Celui-ci, ancien conducteur de métro, le guide à travers la ville tout en lui révélant les coulisses du métropolitain. Maxence se délecte des anecdotes racontées par son grand-père, et tous les deux savourent les rencontres passionnantes qui émaillent leurs promenades. Vous ferez, au fil de la lecture, la connaissance de Jacques, un jeune homme désinvolte, de monsieur Toussaint, l'intello, et de madame Lucette, une femme éblouissante, humaniste et cultivée... Chacun y va de son commentaire.

Que vous soyez jeune ou moins jeune, Parisien ou touriste, vous serez émerveillé par cette façon inédite de découvrir Paris.

Bien sympathique cette balade "touristique" et instructive en compagnie de personnages attachants. Cela donne envie de la faire en vrai. (DD)



Photo : François Inzinga

Les illustrations sont de Corinne Baghossian

Elfriede Dubort, d'origine allemande, a choisi la France comme pays d'adoption et y a exercé comme professeur agrégé d'allemand. Elle a publié un roman ainsi qu'un recueil de nouvelles et de poèmes en Allemagne. Aujourd'hui, c'est en français qu'elle nous propose ce guide romancé, né du désir de partager son amour pour Paris.

Prix : 18 € TTC

ISBN 978-2-919125-26-5



9 782919 125265